

## *Je lisais. Que lisais-je ?*

*Je lisais. Que lisais-je ? Oh ! le vieux livre austère,*

*Le poème éternel ! – La Bible ? – Non, la terre.*

*Platon, tous les matins, quand revit le ciel bleu,*

*Lisait les vers d'Homère, et moi les fleurs de Dieu.*

*J'épelle les buissons, les brins d'herbe, les sources ;*

*Et je n'ai pas besoin d'emporter dans mes courses*

*Mon livre sous mon bras, car je l'ai sous mes pieds.*

*Je m'en vais devant moi dans les lieux non frayés,*

*Et j'étudie à fond le texte, et je me penche,*

*Cherchant à déchiffrer la corolle et la branche.*

*Donc, courbé, – c'est ainsi qu'en marchant je traduis*

*La lumière en idée, en syllabes les bruits, –*

*J'étais en train de lire un champ, page fleurie.*

*Je fus interrompu dans cette rêverie ;*

*Un doux martinet noir avec un ventre blanc*

*Me parlait ; il disait : « Ô pauvre homme, tremblant*

*Entre le doute morne et la foi qui délivre,*

*Je t'approuve. Il est bon de lire dans ce livre.*

*Lis toujours, lis sans cesse, ô penseur agité,*

*Et que les champs profonds t'emplissent de clarté !*

*Il est sain de toujours feuilleter la nature,*

*Car c'est la grande lettre et la grande écriture ;*

*Car la terre, cantique où nous nous abîmons,*

*A pour versets les bois et pour strophes les monts !*

*Lis. Il n'est rien dans tout ce que peut sonder l'homme*

*Qui, bien questionné par l'âme, ne se nomme.*

*Médite. Tout est plein de jour, même la nuit ;*

*Et tout ce qui travaille, éclaire, aime ou détruit,*

*A des rayons : la roue au dur moyeu, l'étoile,*

*La fleur, et l'araignée au centre de sa toile.*

*Rends-toi compte de Dieu. Comprendre, c'est aimer.*

*Les plaines où le ciel aide l'herbe à germer,*

*L'eau, les prés, sont autant de phrases où le sage*

*Voit serpenter des sens qu'il saisit au passage.*

*Marche au vrai. Le réel, c'est le juste, vois-tu ;*

*Et voir la vérité, c'est trouver la vertu.*

*Bien lire l'univers, c'est bien lire la vie.*

*Le monde est l'oeuvre où rien ne ment et ne dévie,*

*Et dont les mots sacrés répandent de l'encens.*

*L'homme injuste est celui qui fait des contre-sens.*

*Oui, la création tout entière, les choses,*

*Les êtres, les rapports, les éléments, les causes,*

*Rameaux dont le ciel clair perce le réseau noir,*

*L'arabesque des bois sur les cuivres du soir,*

*La bête, le rocher, l'épi d'or, l'aile peinte,*

*Tout cet ensemble obscur, végétation sainte,*

*Compose en se croisant ce chiffre énorme : DIEU.*

*L'éternel est écrit dans ce qui dure peu ;*

*Toute l'immensité, sombre, bleue, étoilée,*

*Traverse l'humble fleur, du penseur contemplée ;*

*On voit les champs, mais c'est de Dieu qu'on s'éblouit.*

*Le lys que tu comprends en toi s'épanouit ;*

*Les roses que tu lis s'ajoutent à ton âme.*

*Les fleurs chastes, d'où sort une invisible flamme,*

*Sont les conseils que Dieu sème sur le chemin ;*

*C'est l'âme qui les doit cueillir, et non la main.*

*Ainsi tu fais ; aussi l'aube est sur ton front sombre ;*

*Aussi tu deviens bon, juste et sage; et dans l'ombre*

*Tu reprends la candeur sublime du berceau. »*

*Je répondis : « Hélas ! tu te trompes, oiseau.*

*Ma chair, faite de cendre, à chaque instant succombe ;*

*Mon âme ne sera blanche que dans la tombe ;*

*Car l'homme, quoi qu'il fasse, est aveugle ou méchant. »*

*Et je continuai la lecture du champ.*

*Juillet 1833.*

*Victor Hugo (1802-1885)*

